L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS

BUREAUX, 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI MATIN 20 OCTOBRE.

FEUILLETON.

LES

TRAQUEURS DE DOT

PAR A. DE PONTMARTIN ET F. BECHARD,

PREMIERE PARTIE.

X—Suite.

Peut-être Wilfrid, une fois en train de cet exercice, eût-il préféré une offense encore plus complète ; mais un reste de fierté l'empêcha d'en rien témoigner. Un échetage de sa signature même les deux feuilles de papier timbré, le compte lui restait négligemment un mandat de trois cent mille francs sur la Banque de France..... Le soir même, ces dettes de jeu étaient payées ; les fournisseurs recevaient un acompte ; et Wilfrid gardait sa situation intacte, avec une somme de mille francs pour faire face à l'imprévu.

Certes, il eut été un bel autre sans cervelle, comme un Alfred de Pleinarme, ou au vicomte son frère, pour ne compter que trois, se serait adressé à lui même les félicitations les plus chaleureuses. L'apparence était complétable. En quelques années, sans bourse délier, il aurait à la fois le sens de doubler dont il avait un moment entrevu le fond et la vase.

Mais, à der vices éthiopiques, Wilfrid mêlait des qualités supérieures. Il était vraiment de la race des grands aventuriers qui, au lieu d'aller chercher fortune de l'autre côté de l'Océan, se taillent à coups d'épées, dans le vieux monde, en pleine civilisation, un plein Paris, une espère où la hache du pionnier soit remplacée par la cravache du sportsman.

Conducteurs modernes, ils supposent au serviteur qu'ils se connaissent pas, même par ont d'un cheval de course, le coup d'œil de juger dans le poignet, de décision et d'audace ces moments de crise où l'absence de scrupule peut devenir une vertu.

A côté d'avance à tout ce qui promet d'assurer à ses ambitions convoitises aiguisées par le jeu, une de ces bonnes fortunes qui ne se rencontrent que sur le champ d'autres programme ou l'on ne se bat que pour l'amour ou lui de l'honneur, et dont le vainqueur, à la richesse, d'autre cette chose politique que d'unir le droit du plus fin à celui du plus fort.

Ma foi, sur le mariage, dominent et aux femmes qu'on épouse sont : 1° le font des une bonne, des autres une mauvaise. Leurs propres idées insolentes ne valent pas celles des hommes ; ils n'ont ni ne connaissent en songeant qu'ils ont besoin d'être aux pieds de leur femme pour les avoir aux deux genoux.

Il y a six eux du grand seigneur, de la courtisane et du bandit. Ils restent déclassés en se classant hors de part. Ils ne sont de la bassesse ni à élevées les renverser ; ce n'est pas une dérogation, c'est une débâcle. Ce n'est pas un échec qu'ils encroule, c'est le néant qui recueille et prend. Il n'est pas nécessaire de briser leurs statues ; elles tombent d'elles-mêmes.

Wilfrid, tout en profitant d'un secours inespéré, n'était pas de trempe à se laisser prendre par de quelle nature allait être sa servitude, il en restant pris, enlacé, enchaîné. Le caractère de la jeune femme lui plaisait infiniment ; il le sentait fier, indépendant, presque sauvage. A de quiet d'inquiétude s'en ajoutait d'autres. Evidemment, il ne pouvait plus compter sur la complicité de Mme Lebrenn, qui, en bonne mère, ne voudrait pas, dans les coups et dans les périls, exposer son fils. Vieux serpent, la place lui était encore trop étroite. Il fallait un de Strauchin, un Lebrenn, un Wilfrid, à cette race de banquiers.

Mais, en somme, le jeune homme était bien gardé. Il avait à ses côtés des gens qui ne savaient pas ce que c'est que la conscience, pour ses passions et ses intérêts. Il était sûr de Mandrin, de Wilfrid, de Lebrenn, de Strauchin, il tenait en ses mains les fils de ces trois existences, et il ne lui était pas difficile de les faire mouvoir à sa guise.

Il ne restait plus que Mme Lebrenn, dont le caractère était encore un problème pour lui. Mais, à tout prendre, il ne lui était pas défavorable. Elle était trop fière pour ne pas mépriser, au fond de son cœur, le mariage de sa fille avec un homme qui, dans sa famille, était considéré comme un déclassé. Elle ne pouvait pas, d'ailleurs, se dissimuler que, sans la dot, Wilfrid ne serait pas devenu le mari de Mlle Lebrenn. Elle ne pouvait pas, enfin, ne pas savoir gré à son gendre de la discrétion avec laquelle il avait gardé le secret de la fraude commise par son beau-père.

Il y avait donc, dans cette situation, des éléments de force et de faiblesse, de sécurité et de danger, qui se balançaient, et entre lesquels Wilfrid, tout en se croyant maître de la balance, était, en réalité, ballotté comme un enfant.

Il ne savait pas encore, en effet, que la force et la faiblesse, la sécurité et le danger, c'était lui-même, c'était son caractère, son avenir, sa vie, qu'il jouait à pile ou face.

Il ne savait pas encore que, dans cette lutte, il était à la fois le joueur et l'enjeu